

LETTRES INÉDITES

Du comte Joseph de Maistre, sur l'éducation publique en Russie, adressée au comte de T.

Nous avons publié dernièrement quelques lettres inédites du comte de Maistre. On ne lira pas avec moins d'intérêt celles que nous présentons aujourd'hui. Elles ont pour objet l'éducation publique en Russie.

« Saint-Petersbourg, 20 juin 1810

« Monsieur le Comte,

« Puisque vous avez la bonté de le désirer, j'aurai l'honneur de vous soumettre quelques idées sur l'éducation publique dans votre patrie. On a fait sur cet objet important précisément le même sophisme qu'on a fait sur les institutions politiques : on a regardé l'homme comme un être abstrait, le même dans tous les temps et dans tous les pays, et l'on a fait pour cet être imaginaire des plans de gouvernement tout aussi imaginaires, tandis que l'expérience prouve de la manière la plus évidente que toute nation a le gouvernement qu'elle mérite, de manière que tout plan de gouvernement n'est jamais qu'un rêve funeste, s'il n'est pas en harmonie parfaite avec le caractère de la nation.

« Il en est de même de l'éducation (j'entends de l'éducation publique). Avant d'établir un plan à cet égard, il faut interroger les habitudes, les inclinations et la maturité de la nation. Qui sait, par exemple, si les Russes sont faits pour les sciences ? Il n'y a encore aucune preuve à cet égard ; et quand la négative serait vraie, la nation ne devrait pas s'en estimer moins. Les Romains n'entendaient rien aux arts ; jamais ils n'ont eu un peintre ni un sculpteur, encore moins un mathématicien. Cicéron appelle Archimède un petit homme ; il disait en parlant d'une chèvre sculptée par Myron et volée par Verrès : « L'ouvrage était si beau qu'il nous ravissait, nous qui n'entendons rien à ces sortes de choses. » Et tout le monde sait par cœur les fameux vers de Virgile, où il dit : « Que d'autres fassent parler le marbre et l'airain, qu'ils soient éloquens, qu'ils lisent dans les cieux ; pour toi, Romain, ta destinée est de commander aux autres nations. » Cependant, il me semble que les Romains ont fait une assez belle figure dans le monde, et qu'il n'y a pas de nation qui ne dût s'en contenter.

« Ou je suis infiniment trompé, monsieur le Comte, ou l'on attache trop de prix à la science. Rousseau a soutenu dans un ouvrage célèbre qu'elle avait fait beaucoup de mal au monde. Sans adopter ce qu'il y a de paradoxal dans cet ouvrage, il ne faut pas croire que tout y soit faux : la science rend l'homme paresseux, inhabile aux affaires et aux grandes entreprises, disputeur entêté de ses propres opinions et méprisant celles d'autrui, observateur critique du gouvernement, novateur par essence, contempteur de l'autorité et des dogmes nationaux. Aussi Bacon, génie bien autrement sage et profond que Rousseau, a dit « que la religion était un aromate nécessaire pour empêcher la science de se corrompre. » En effet, la morale est nécessaire pour arrêter l'action dangereuse et très dangereuse de la science, si on la laisse marcher seule. C'est ici où l'on s'est cruellement trompé dans le siècle dernier : on a cru que l'éducation scientifique était l'éducation, tandis qu'elle n'en est que la partie sans comparaison la moins importante, et qui n'a de prix qu'autant qu'elle repose sur l'éducation morale ; on a tourné tous les esprits vers la science, et l'on a fait de la morale une espèce de hors-d'œuvre, un remplissage de pur convenance. Ce système, adopté à la destruction des Jésuites, a produit en moins de trente ans l'épouvantable génération qui a renversé les autels et égorgé le roi de France. Vous pouvez remarquer, M. le comte, que toutes les nations du monde, poussées par un seul instinct qui ne trompe jamais, ont toujours confié l'éducation de la jeunesse aux prêtres, et ceci n'appartient pas seulement aux temps du christianisme ; toutes les nations ont pensé de même ; quelques-unes même, dans la haute antiquité, firent de la science elle-même une propriété exclusive du sacerdoce. Ce concert unanime mérite une grande attention ; car jamais il n'est arrivé à personne de contredire impunément le bon sens de l'univers.

« S. M. I. est privé, je le sais, de cet avantage immense, le sacerdoce étant malheureusement séparé de la société, et privé de toute fonction civile en Russie ; mais je suspens pour le moment l'examen de cette question ; et je viens à dire qu'on se trompe fort dans ce pays sur l'utilité de la science et sur les moyens de l'établir. On s'imagine que, lorsqu'on a ouvert un institut, établi et payé des professeurs, tout est fait : rien n'est fait au contraire (1).

(1) On peut se rappeler ce qui est arrivé ici, à l'égard des écoles normales.

Si la génération n'est pas préparée, l'Etat se consume en frais immenses, et les écoles restent vides. Nous en voyons déjà l'exemple, dans les gymnases, qui seront fermés incessamment faute d'écoliers, et nous l'avons vu d'une manière encore plus frappante dans l'école de droit, ouverte avec de si grands frais et de si grandes prétentions. L'empereur donnait 300 roubles de pension, le logement et un grade à tout jeune homme qui se présenterait à cette école ; et cependant, malgré de si grands avantages, après quelques scènes d'incapacité, dont les étrangers même ont été témoins, personne ne s'est présenté et l'école est fermée : mais dans ces temps que nous nommons barbares, l'Université de Paris comptait 4,000 étudiants réunis à leurs frais, et venus de toutes les parties de l'Europe. Supposez un gouvernement qui s'épuiserait en dépenses, pour couvrir d'auberges magnifiques un pays où personne ne voyagerait, ce sera l'image naturelle d'un gouvernement qui dépenserait beaucoup en institutions scientifiques, avant que le génie national soit tourné vers les sciences. Il me semble avoir eu l'honneur, M. le comte, de vous présenter de vive voix une observation que je crois assez importante pour la rappeler dans cette lettre : c'est que les académies les plus savantes de l'Europe, telles que les Académies des Sciences à Paris, la Société royale de Londres, l'Academia del Cimento de Florence, etc., ont toutes commencé par des rassemblements libres de quelques particuliers réunis par l'amour des sciences ; après un certain temps, le souverain, averti par l'estime publique, leur donnait une existence civile par des lettres ; voilà comment se sont formées les académies : partout on les a établies à cause des savans que l'on possédait, jamais dans l'espoir de les posséder ; c'est une grande duperie d'employer des sommes immenses pour construire une cage au phénix, avant de savoir s'il arrivera.

« Vous rendriez, M. le Comte, le plus grand service à votre patrie, si vous persuadiez une grande vérité à son excellent souverain ; cette vérité est que S. M. n'a réellement besoin que de deux espèces d'hommes, de gens braves et de braves gens ; tout le reste n'est pas nécessaire, et viendra de lui-même. Le temps, dit le proverbe persan, est le père des miracles : il est le premier ministre des souverains ; avec lui ils font tout ; sans lui ils ne font rien. Cependant les Russes le méprisent, et ne veulent jamais attendre ; le temps, qui est piqué, se moque d'eux. C'est un grand malheur que cette illustre nation joigne encore à l'erreur d'estimer trop la science, celle de vouloir la posséder brusquement, et de s'humilier parce qu'elle serait sur ce point en arrière des autres nations. Jamais préjugé ne fut plus faux, ni plus dangereux. Les Russes pourraient être la première nation de l'univers, sans avoir aucun talent pour les sciences ; car la première nation du monde serait incontestablement celle qui serait la plus heureuse chez elle et la plus redoutée des autres ; le surplus au fond n'est que parade.

« Mais nous n'en sommes pas là. On ne sait point encore si les Russes sont faits pour les sciences : affirmer décidément le oui ou le non sur cette question, c'est avoir également tort ; mais, en attendant que le temps nous l'apprenne, par quel fatal empressement les Russes veulent-ils franchir les distances établies par la nature, et s'humilier parce qu'ils sont forcés d'obéir à l'une de ses premières lois ? On croit voir un adolescent qui aurait honte de n'être pas un vieillard. Toutes les autres nations de l'Europe ont balbutié pendant trois ou quatre siècles avant de parler : pourquoi donc les Russes ont-ils la prétention de vouloir parler d'emblée ? Il se présente même ici, monsieur le Comte, une considération très-importante, et sur laquelle je dois arrêter vos regards, parce qu'elle touche particulièrement votre nation. Cette espèce de végétation morale qui conduit graduellement les nations de la barbarie à la civilisation, est suspendue chez vous, et pour ainsi dire coupée par deux grands événements, le schisme du X^e siècle et l'invasion des Tartares. Toute la civilisation moderne est partie de Rome. Jetez les yeux sur une mappemonde : partout où s'arrête l'influence romaine, là s'arrête la civilisation ; c'est une loi du monde. Il faut donc regagner le temps perdu, et j'ose croire que Pierre I^{er}. a retardé l'opération au lieu de l'avancer, en s'imaginant que la science était une plante qu'on pouvait faire naître artificiellement, comme une pêche dans une serre chaude ; il n'y va pas ainsi à beaucoup près : mais, encore une fois, qu'y a-t-il en tout cela qui puisse attrister les Russes ? Les Polonais sont comme eux, une famille esclavonne, partie primitivement de la même souche ; et cependant ils ont produit, il y a déjà trois siècles, l'un des plus grands ornemens de l'espèce humaine, Copernic. Il n'y a pourtant dans les eaux de la Dwina aucune magie qui empêche la science de passer ! Mais c'est uniquement que la